

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 39

Artikel: A l'école
Autor: F.P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214976>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LÈ DZEINS ET LÈ BITÈS

Dè z'inverons de ... lou 16 daô mât dè premiaux

Monsu Lè Rêdateu,

Ilêsiu lai a quoqué tin su lè papâi on articlê dé comparâison de primè po l'education dé bestiaux et dè z'infants. Cet articlê desâi : « Benirâi Vaudois, que sein voutrè z'infants aupri de voutrè vatzôs!... Se desant, ce papâ a l'air de critiqua la manière de repartechon dé primès. Hé bin! Monsu lo Rêdateu, m'einlevinè se n'a pas tort. Quand on a pire coumein on a crâpia dè pudze dé bon sang, lè bin facilò dé lou comprendre sin tant de manigance.

Ète que lè bâu, lè vatzes et lè modzons ne sant pas pllie forts que lè z'infants? Faut dere mè sè bailli dé pîna après leux. Faut allâ to se cofeyâ l'êtrabillio, rechâidre dè z'eimbougnâies, dè dzevatâies, dè cuvâtâies de la metzance... N'e te rin que tot cin.

Avoué lè z'infants, bernique! Se volliont cressenâ, on l'âo baillè onna bordenâie pé la tita et tot est dè.

Ne pas se dandzerâo dé lè z'èduquâ, padvont comprendre ôquiè; mât lè bitès, ne lai a pas dé nâni, faut lè dressi avoué l'ècordjâ, et, m'einlèvine! né pas sans pîna.

Lè z'infants sti tin in savant trâo. L'ont onna lingua dâo diabillio, et porquî? po rin d'auto; po cressenâ à leu parints, po riro dè villio que n'in savant pas atant.

Na, na! porquî tant primâ lè régents que daivant s'habitua à l'humilitâ, à totè lè vertus chrètiennes; né pas grand tzousé que d'èlevâ dâi z'infants din onna bouna tzambre, mât dè z'animaux dein on ètrabillio.

Lè fortè primè ne z'incoradzont, sin cin n'arin min dè bî bestiaux, et lè bitès fant lin bonheu dè governemins et dè populachone. Et, onco, fau-te pas dè depeinses po allâ concouri, caracollâ avoué noutrè bitès inrubanâies? Ah! ah!

Onco on mot, Monsu lo Rêdateu, rin qu'on mot et saraî quillo.

La prosperità dâo pays dèpind mè dè bitès que nourré que dè biaux esprits que ne fant que révolutionâ. Quand lè dzeins n'in savant que tot justo po fèrè leu z'affèrès ne vant pas adi fourra l'âo nâ iant n'ant rein à vâirè; restant tsi leu, et lo governamin n'est pas adi détraquâ.

Bondzo, Monsu lo Rêdateu; voutron servi-teur.

GRIPHON.

Réclame :

*Nouveau ! Nouveau !
Cercueils Tachyphages
Economiques et légers
Les essayer, c'est les adopter : !*

A l'école. — Un père de famille à qui son fils apporte son carnet scolaire à signer, se fâche tout rouge :

— Alors, petit paresseux, tu es le dernier de ta classe !

— Mais non, papa.

— Comment, mais non ; tu es le 41^e sur 41.

— Oui, mais il y a encore cinq tables vides après moi. — F. P.

AUX AMATEURS DE BON VIN

On a bien des fois donné de longs conseils sur la façon de déguster les vins du haut bouquet, mais, jusqu'à présent, les gourmets seuls nous renseignèrent. Aujourd'hui, c'est un savant qui nous guide. M. Mathieu de l'institut œnologique de Beaune. Nous résumons ce qu'il conseille à ce sujet. Ce ne sera point inutile au moment de déguster le 1919 ; une fine goutte !

Les vins blancs doivent être bons à quelques degrés au-dessous de la température du local ; les vins rouges, au contraire, seront chambrés quelques trois heures avant la dégustation, de manière que s'établisse l'équilibre de tempéra-

ture. Le vin sera versé très doucement pour décanter la partie claire sans risque d'enlever le dépôt.

Appeler l'attention de l'intéressé : non seulement on met-ainsi en éveil sa sensibilité, mais on le suggestionne un peu en l'inclinant à croire que le vin est remarquable. Naturellement, on fait cela sans insister, ce qui serait du plus mauvais goût.

Verser dans des verres minces, à forme de calice, qu'on remplit seulement aux deux tiers. S'exercer à faire tourner le vin le long des parois, ce qui excite la vaporisation des principes volatils.

Hummer le vin à fines gorgées, chacune retournée dans la bouche ; ce n'est point fort élégant, mais c'est délicieux. Avant d'avalier, il est bon d'aspirer un peu d'air qui lèche le vin et le parfume délicieusement.

EN CHASSE

TANDIS que nos nemrods arpentent champs, forêts et pâturages, à la poursuite d'un gibier, très rare dit-on, cette année, il est peut-être intéressant de rappeler ce qu'écrivait un chroniqueur français sur les origines de la chasse.

La chasse est un exercice auquel les hommes se sont toujours livrés avec passion. L'écriture s'accorde avec la fable pour nous représenter, dès les temps les plus reculés, les hommes faisant la guerre aux animaux pour se couvrir de leur peau et se nourrir de leur chair.

Nemrod, petit-fils de Noé, était un grand chasseur. Ismaël fils d'Abraham et d'Agar, se distinguait dans cet exercice et David attaquait les bêtes qui harcelaient les troupeaux de son père.

Les Babyloniens et les Mèdes passent pour avoir beaucoup aimé la chasse, ces derniers tenaient enfermés dans des parcs immenses, des lions, des sangliers, des léopards et des cerfs.

On lit dans Homère qu'Ulysse fut blessé par un sanglier et qu'il en porta la marque toute sa vie.

Les Grecs, dès les temps héroïques, étaient jaloux d'avoir des chiens bien dressés ; ils leur donnaient différents noms et les distinguaient selon les pays d'où ils venaient. La chasse aux oiseaux, avec l'épervier ou le faucon, ne leur était pas inconnue.

Les Romains considéraient la chasse comme un exercice honnête. Paul-Émile fit présent à Scipion d'un équipage de chasse semblable à ceux des rois macédoniens et le jeune héros, après la défaite de Persée, chassa pendant tout le temps que les troupes restèrent dans le royaume de ce prince. Pompée, vainqueur des Africains, se livra chez ce peuple aux plaisirs de la vénérie.

En France, dans le commencement de la monarchie, la chasse était libre. Les princes et la noblesse en faisaient leur amusement lorsqu'ils n'étaient pas occupés à la guerre. Ils nommèrent un grand veneur qui était un des quatre grands officiers de leur maison.

Dès les premiers temps, le fait de chasser dans les forêts du roi était un crime capital, témoin ce chambellan que Gontran, roi de Bourgogne, fit lapider pour avoir tué un buffle dans la forêt de Vangenne.

GUSTAVE COURBET ET SES HOTES

VAUDOIS

Sous ce titre, le *Temps*, de Paris, évoque agréablement l'époque, déjà lointaine, où Courbet, le « peintre d'Ornans », vécut et mourut à la Tour-de-Peilz (1873-1877).

VOICI le petit cimetière du pays de Vaud, d'où fut retirée la dépouille de Gustave Courbet, qui paya de l'exil la faute de s'être égaré dans la politique « communarde ».

Quelques semaines seulement ont passé depuis cette exhumation, qui permit aux bonnes et braves gens de la Tour-de-Peilz de rendre un hommage suprême à l'étranger qu'ils accueillirent et qu'ils nommèrent affectueusement « le père Courbet ». La trace de la tombe se reconnaît à la couleur plus brune de la terre retournée, où déjà éclosent des fleurettes. Ce cimetière est un jardin enclos dans les jardins d'alentour. La mort, comme la vie, est paisible sur cette rive ensoleillée du Léman, où, depuis Jean-Jacques, tant d'Européens tourmentés sont venus chercher le repos.

L'aimable notaire J. Ansermet m'accompagne. Son père fut le conseiller et surtout l'ami intime de Courbet. Je sais par lui quelle mémoire a laissée en ces lieux le peintre, qui n'était qu'un grand enfant généreux et débonnaire, et à qui une fâcheuse aventure a donné la figure d'un farouche iconoclaste. Courbet aimait les petits et les pauvres ; il « faisait du bien autour de lui » ; il buvait sec le vin léger des coteaux vaudois ; il peignait « au couteau », en chantant d'une voix grave et en fumant une longue pipe de terre... Telle est l'image de Courbet qui se reflète encore dans les eaux calmes et bleues du lac. Elle n'est point sans doute infidèle. L'ami des Communistes ne fut qu'un révolutionnaire d'occasion. Ceux d'Ornans auraient pu depuis longtemps offrir le refuge au sol natal aux cendres du Français dont le talent honora toujours.

Quand il eut passé six mois à peindre des fleurs, dans une cellule de Sainte-Pélagie, Courbet fut tout surpris de se voir réclamer par la justice française quelques centaines de mille francs, prix du dommage causé à l'auguste colonne Vendôme. Il franchit alors les Alpes et se réfugia sur ces bords fleuris. Mais il redouta longtemps que ses tableaux ne lui fussent ravies par le fisc impitoyable. Un jour, pris de peur, il roula toutes ses toiles et, aidé des villageois ses amis, il les cacha dans l'un de ces tonneaux énormes qu'on nomme ici des « vases ». Ses craintes étaient vaines : le fisc l'avait oublié.

La côte savoyarde élève, de l'autre côté du lac, ses murailles vertes et rocheuses. Courbet contemplait ce paradis perdu avec mélancolie. Parfois, il se risquait en ces lieux défendus, et l'on dit que les gendarmes français ne lui donnaient alors la chasse qu'avec beaucoup d'indulgence. Pandore n'est pas toujours sans pitié. Courbet revenait content sur la côte suisse, reprenait sa palette, sa pipe, son verre et sa chanson. Il fit don à la Tour-de-Peilz d'un buste de la République, qui surmonte une fontaine ornée de géraniums et de roses. L'œuvre n'ajoute rien à la gloire de Courbet, mais elle a une histoire assez plaisante qui m'est contée par un habitant de la Tour. Le sculpteur Jeunet avait modelé une République, qu'il soumit au jugement du maître. « Mon petit, lui dit Courbet, ça n'a jamais été la République ; c'est une jeune fille qui vient de faire sa première communion... — Que n'en faites-vous une ! », riposta l'autre, piqué. Et Courbet, bonhomme : « Donne-moi quelques notions de modelage, et tu auras ta République ». Courbet prit donc l'ébauchoir. On ne peut savoir quelle figure sortit de ses mains, car Jeunet, imperturbable, paracheva l'ouvrage et le fit tel qu'on le voit aujourd'hui au-dessus de l'eau claire qui coule parmi les fleurs. Le buste de Courbet avait probablement d'autres gaucheries, mais aussi un autre caractère.

Nous sommes au café du Centre, où se conserve la « table de Courbet ». C'est ici qu'il « faisait sa partie », en vidant quelques « déci » de vin du pays. Les vieillards de la Tour-de-Peilz sont réunis autour de nous. Ils avaient de huit à douze ans quand le père Courbet habitait le « Bon Port », maison du bord du lac. Ce sont des bateliers, des vigneron, tous gens simples et doux. De leur trainard et chantant accent